# Théâtre Français. *Le Bourgeois gentilhomme*.

Cette représentation est annoncée comme la dernière : je les ai suivies presque toutes, et en assistant à la dernière, j'ai cru voir la pièce pour la première fois. Le naturel, le bon sens et la vérité ont un charme qui ne s'efface point ; on ne s'en lasse jamais : ce sont ces qualités-là qui rendent un ouvrage éternel. Que d'instruction, que de morale cachées sous cette gaieté folle et sous cette débauche de comique ! Que Molière a bien peint a vanité des artistes qui ont toujours de leur art une opinion exagérée, et qui peut-être doivent l'avoir pour le bien exercer ! Les arguments du maître de danse et du maître de musique, pour relever l'excellence de leur profession, sont très faux, et c'est ce qui les rend très plaisants. Sans la musique, dit le musicien, il ne peut y avoir ni accord, ni harmonie entre les hommes : et quels hommes furent jamais moins d'accord que les musiciens ! Y eut-il jamais moins d'harmonie que parmi ceux qui par état en pratiquent les règles ? La musique a excité en France des guerres civiles. Jean-Jacques Rousseau se plaint qu'on l'attendait à la porte de l'Opéra pour l'assassiner, parce qu'il préférait la musique italienne à la musique française. Les musiciens ne s'accordent sur rien, ni sur le mérite des compositeurs, ni sur le meilleur genre de composition, pas même sur les premiers principes de l'art qu'ils professent : les uns veulent que la mélodie soit dame et maîtresse, l'harmonie compagne et suivante ; les autres renversent cet ordre naturel : il faut, à leur avis, que l'orchestre domine sur le chant qu'il doit seulement accompagner ; de l'accessoire ils font le principal, sans égard pour ce mot d'accompagnement qui devrait trancher la difficulté. Mais ils ont bien leur raison pour ne pas démordre de leur système sur cet article essentiel et fondamental : tout le monde peut faire de 'harmonie ; ne fait pas du chant qui veut : d'ailleurs, l'âme, le sentiment et le goût sont nécessaire pur se bien pénétrer du charme de la mélodie : or, l'âme, le sentiment et le goût sont les trois choses les plus rares, et dans les professeurs, et dans les amateurs de musique, auxquels il ne faut guère que du son. Il n'y a point d'art sur lequel il soit plus désagréable et plus inutile de raisonner, et sur lequel on s'entende le moins : ce n'est plus qu'une branche de commerce et d'industrie, qui, pour être lucrative, demande, dans ceux qui l'exploitent, plus d'adresse et de savoir-faire que de talent et de génie.

Écoutons maintenant le maître de danse : il assure que lorsqu'on sait danser on est à l'abri des mauvais pas. On a vu cependant des danseurs tomber et se blesser sur le théâtre ; et pour peu que la fureur des pirouettes s'augmente, ces accidents deviendront peut-être moins rares. Sans même parler des chutes, les danseurs qui veulent faire plus qu'ils ne peuvent, font beaucoup de mauvais pas dans leurs pirouettes et autres tours de force souvent ils perdent l'aplomb, et n'échappent à la censure qui n'y prennent pas garde. Si du théâtre nous passions dans les maisons particulières, nous y voyons quelquefois des maîtres de danse faire de mauvais pas, et en faire faire à leurs écolières. Que disons-nous des danseurs et danseuses de société ? De combien de mauvais pas les bals ne sont-ils point la source ? Combien ils forment d'intrigues ! Combien ils enflamment de passions ! Combien ils font naître d'aventures ! Il y a peu d'art où l'on soit plus sujet à broncher que dans celui-là.

Le maître de musique et le maître de danse, dans cette comédie, ont l'air de se moquer de leur art plutôt que d'en faire l'éloge : leurs louanges ne sont que du persiflage ; mais ce qui est très remarquable dans nos mœurs, on prend au sérieux toutes les ironies de ces deux artistes. Notre conduire confirme et sanctionne leurs hyperboles comiques, nous agissons comme si réellement il n'y avait rien de plus nécessaire à un État que la musique et la danse, comme s'il n'y avait rien de plus important, de plus essentiel à la société que de savoir chanter, danser et jouer des instruments, la musique et la danse sont la partie principale de l'éducation des demoiselles, et non pas seulement de celles dont le rang et la fortune admettent ces amusements, mais des plus petites bourgeoises qui, par leur état, ont plus besoin d'être au comptoir qu'au piano.

Je ne dois cependant pas dissimuler sur quelle grave autorité peut s'appuyer cet engouement pour la musique. Cet art, chez les Grecs, était en si grand honneur, que celui qui, dans un festin, ne savait pas chanter et s'accompagner de la lyre, était regardé comme un homme sans éducation : c'est un affront qu'éprouva le fameux Thémistocle ; il n'en sauva pas moins sa patrie à Salamine. Mais en quoi nous différons prodigieusement des Grecs, c'est que les femmes et filles honnêtes ne s'occupaient ni de musique, ni de danse, ou du moins ne s'y essayaient qu'en secret, pour leur amusement particulier : elles avaient coutume d'abandonner ces deux arts aux esclaves et aux courtisanes, qui faisaient métier de plaire aux hommes. Nous voyons, dans les auteurs grecs, que toutes les débauches étaient accompagnées du chant, de la danse et des instruments. Chez nous, la dame et la demoiselle de la maison se font un point d'honneur d'amuser la société après le dîner ; elles reçoivent avec reconnaissance les éloges prodigués à leur complaisance et à leur talent : les moindres écolières sont toujours dans le salon des artistes admirables pour les convives qui sortent de la salle à manger.

Quelle est la femme qui voudrait apprendre la musique et la danse, si elle n'y trouvait pas une ressource pour la coquetterie et la vanité ? Elle a besoin d'être soutenue par le désir de plaire dans des études ingrates et pénibles : et encore la plupart des femmes sont toujours plus flattées de plaire par leurs agréments naturels que par leurs talents acquis : pour faire des conquêtes, elles comptent plus sur leur esprit et sur leur beauté que sur leur musique ; rarement elles parviennent à un certain degré dans un art qui exige tant de travail et d'exercice : les savantes musiciennes sont ordinairement celles qui veulent faire leur état de la musique.

Il est donc assez inutile de tourmenter si longtemps les demoiselles pour ne leur donner qu'un talent très médiocre, dont elles jouiront peut après leur mariage : il y a tant de choses à leur apprendre, bien plus utiles au bonheur de leur vie, bien plus propres à cultiver l'esprit, et surtout la raison, dont les femmes mariées ont un si grand besoin, puisque les hommes ont un si grand soin de la mettre à l'épreuve !

Le maître d'armes de M. Jourdain est le plus orgueilleux et le plus insolent de tous, parce qu'il se sent le plus fort ; ce personnage était plus intéressant dans le temps où la pièce parut : les duels étaient fréquents ; on s'y servait de l'épée, l'arme du gentilhomme, et le pistole n'était pas encore à la mode. Il serait à souhaiter que *la raison démonstrative*, par laquelle le maître d'armes prétend tuer infailliblement un homme, fût réelle et véritable ; car la même démonstration servant également à empêcher qu'on ne soit tué, il en résulterait qu'aucun de ceux qui aurait appris l'escrime ne succomberait dans le combat, et il y aurait bien du sang d'épargné. Molière se moque agréablement de la jonglerie et du charlatanisme des tireurs d'armes, et Cartigny est assez plaisant dans cette scène. Il faut que les maîtres de danse et de musique ne soient pas bien persuadés de l'infaillibilité de la scène du maître d'armes ; ils ne lui épargnent pas les injures ; il y répond par des menaces, et tout se termine sans effusion de sang : le philosophe lui-même, qui insulte le plus hardiment le maître d'escrime, en est quitte pour quelques coups.

Il paraît que du temps de Molière le nom de chanteur n'était pas noble, puisque le maître de philosophie, voulant avilir ses maîtres de danse, de musique et d'escrime, les désigne sous les noms du gladiateur, du chanteur et du baladin. Le nom de gladiateur est ignoble puisque les Romains le donnaient à des esclaves forcés de se battre publiquement pour l'amusement du peuple. Aujourd'hui ceux qui se battent en duel cherchent des lieux solitaires ; ils ne se battent pour l'amusement de personne, pas même pour le leur ; ils se battent de leur propre gré pour la vengeance, pour le point d'honneur : tout ce qu'ils ont de commun avec les gladiateurs, c'est qu'ils tirent vanité de leur dresse et de leur bonne grâce à blesser ou à tuer leur homme. Les gladiateurs attachaient de la prétention et même de la coquetterie à leurs attitudes martiales et triomphantes, qui séduisaient certaines femmes s'il faut en croire le satirique Juvénal. Des hommes balafrés, défigurés, dégoûtants faisaient des passions uniquement par le charme de leur air de bandit déterminé : il y avait des dames de qualité que cette tournure grivoise faisait tomber en syncope, et la plupart des gladiateurs étaient hommes à bonne fortune : ceux qui se battent en duel n'ont pas toujours de si brillants avantages.

*Baladin* est aussi un terme de mépris qui désigne des farceurs faits pour amuser la populace sur les derniers tréteaux ; mais chanteur est une dénomination qui n'a rien que d'honorable : c'est un titre, et non pas une injure. On dit d'un musicien dont on veut faire l'éloge, que c'est un chanteur distingué, un excellent chanteur. Le maître de philosophie, si savant sur le mécanisme de la prononciation des lettres de l'alphabet, ne me paraît pas si habile sur le propriété des mots : car même, dans le dix-septième siècle, aucun déshonneur ne s'attachait au terme de chanteur ; dans le dix-huitième siècle, il est devenu beaucoup plus honorifique, et plus respectable encore ; et maintenant un chanteur est un personnage important, depuis que l'agréable obtient une si grande supériorité sur ce qui n'est qu'estimable et utile.

Geoffroy.